



Compte-rendu de la journée L.A.P.E Lorraine à Metz le 08 septembre 2011

***Intervention de Mr Benguigui psychologue, psychanalyste :* « Les concepts de la psychanalyse et leur usage en pratiques sociales »**

Il y a d'un côté la psychanalyse, et de l'autre la pratique sociale. C'est intéressant de voir en quoi on pique chez l'un pour faire chez l'autre. Mais quand on fait du travail social, on ne fait pas de la psychanalyse. La psychanalyse est une pratique du social, c'est important de le dire.

La question du transfert est une affaire de croyance. Comment se sert-on de la croyance quand on est du côté de celui qui la reçoit ? On peut s'en servir pour manipuler quelqu'un. Le transfert se fait tout le temps. On n'a pas besoin de savoir qu'on fait du transfert pour qu'il y ait du transfert. C'est un pari. Par exemple : je viens à Metz, je suis perdu, si je n'ai pas de GPS : je vais demander à un autochtone. A quelle personne vais-je m'adresser ? Je fais un pari en prêtant un savoir à « cette » personne en espérant qu'elle va me le rendre. C'est très compliqué actuellement de parler de transfert car nous sommes moins dans l'adresse à l'autre, nous sommes davantage dans la promesse d'objet qui permettra de fonctionner tout seul. Nous ne sommes plus dans l'époque de Françoise Dolto : c'était la grande époque de la psychanalyse !

La psychanalyse est une méthode de soin inventée par Freud. Freud a eu l'ambition de guérir les malades qu'on ne soignait pas à l'époque. On ne trouvait pas de cause organique à leurs maux, on ne savait pas ce que c'était, alors on disait que ce n'était pas une « maladie » et que ce n'était pas l'affaire des médecins excepté Charcot qui s'y intéressait. Freud passionné par Charcot qui utilisait l'hypnose avec des malades, observe que celle-ci produit des effets qui font disparaître des symptômes. Breuer s'y intéresse également en invitant les patients à se souvenir quand la première fois le symptôme est apparu. Comme les gens ne se souviennent pas trop, il les hypnotise et par hasard ils racontent un événement dans cet état. Quand on les réveille, on leur dit : voilà ce que vous avez raconté et cela marche. Freud ne sait pas hypnotiser. Une femme, qu'il tente de soigner lui dit : « Arrêtez, laissez moi causer ! ». Il décide de l'écouter et cela va amener quelque chose de particulier dont on se sert toujours : l'association de « libre pensée » utilisée dans la psychanalyse où la consigne sera : « Dites ce qui vous passe par la tête ».

Freud découvre que s'il n'y a pas de cause dans le corps, la cause peut être ailleurs. Dans un article écrit en 1890, il parle de « traitement psychique », de « traitement d'âmes ». Au Moyen-âge, on s'intéresse aux âmes pour les sauver. Le « traitement psychique » signifie « traitement prenant origine dans l'âme », « traitement de troubles psychiques ou corporels à l'aide de moyens qui agissent d'abord sur l'âme de l'homme ». Pourquoi cela peut nous parler : « S'occuper des âmes » ? Freud ajoute que le moyen pour traiter l'âme est avant tout « le mot » : outil essentiel du traitement psychique.

Voilà quelqu'un qui invente un truc en pleine période où l'on croit à la science. Aujourd'hui, on pense qu'on peut tout guérir grâce à la molécule. C'était également l'espérance de l'époque de Freud sauf

qu'il y avait des trucs qu'on ne guérissait pas mais qui n'intéressaient pas la médecine. Le travail social, c'est un peu cela aussi : « aller s'occuper des gens qui n'intéressent personne ».

Freud, en bon médecin, va chercher les causes de la maladie, il ne les trouve pas dans le corps. On agit sur la pensée en faisant revenir les souvenirs par hypnose. Les gens sont malades « par leurs souvenirs ». En général, les personnes s'en souviennent mais il arrive aussi que des gens n'aient plus cette sorte de souvenirs. On n'a pas toujours en tête tous les trucs de notre enfance, heureusement on a la capacité de l'oubli. Est ce que cela relève de l'oubli ? Ce n'est pas l'oubli parce que l'oubli cela suppose que vous l'avez su puis oublié. Freud pense qu'on n'a jamais vraiment su : ce sont des réminiscences. L'hypothèse c'est que quelque chose a été « refoulé », et si il fait revenir à la conscience ce refoulé : il guérit la personne. Pour Freud le refoulé c'est toujours un « attentat sexuel ». Il pense qu'il s'est passé un truc que l'enfant n'était pas en âge de réaliser, il s'agit d'aller chercher cette mémoire là. Mais, à un moment, Freud n'arrive plus à penser que tous les pères de Vienne sont des abuseurs sexuels, il continue à chercher ce que peut être ce « refoulé ».

En travail social, tout peut se passer en un seul instant, dans la rencontre entre deux personnes. Le pouvoir magique de la parole (époque Dolto) : parfois un mot est essentiel. Ce n'est pas forcément dans le sens intellectuel du terme, au sens d'une explication de texte. Un mot, j'appelle cela un « instantané », en travail social on fait des instantanés. Ce n'est pas le même travail que celui qui est fait en psychanalyse.

Quand on fait l'expérience : « Dites ce qui vous passe par la tête », il ne vient rien ; cela ressemble à une injonction paradoxale comme : « Dis moi que tu m'aimes ». Pourquoi les gens demandent des choses impossibles ? Dans toute demande, il ya un truc qu'aucun objet ne peut apporter. C'est comme l'histoire de la petite fille qui demande à son père de lui donner « les trous du gruyère ». Dans toute demande, il y a quelque chose qu'on ne peut pas satisfaire, quelque chose de l'ordre du « graal ». L'amour est quelque chose qui permet d'aller au-delà de l'impossible. La magie de l'amour fait que pendant un moment plus ou moins long, cette recherche est logée dans une personne. Lacan dit : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre le désir. » La jouissance : c'est la recherche féroce de ce truc qu'on n'aura jamais. L'amour permet, autorise de se passer des « trous de gruyère », on est dans l'adresse à quelqu'un, cela permet de devenir partenaire de quelqu'un. L'idée, c'est que l'amour est indispensable, la parole fait vivre.

La parole permet de s'adresser les uns aux autres. La parole : c'est forcément la parole de quelqu'un. Il y a un émetteur. Quand on dit : les enfants ont besoin d'affection cela évoque l'affection comme la chlorophylle. Je ne suis pas d'accord avec cette formulation, je préfère dire : un enfant attend l'affection de quelqu'un. Ce n'est pas tout fait pareil, à partir du moment où l'enfant a repéré quelqu'un. C'est plus compliqué de lui donner de l'affection quand il ne l'attend pas de vous. Les familles qui travaillent à l'Aide Sociale à l'Enfance se font des représentations de la souffrance : quand on a beaucoup souffert dans l'enfance, on a cumulé les carences, il faut colmater comme on peut. Les gens disent : « Je vais essayer de donner à cet enfant tout ce qu'il n'a pas eu. Le problème, c'est que quand on n'a pas reçu, est-ce que cela fait du vide, des trous qui pourraient être comblés ou est-ce que cela fait du trop plein de négatif ?

Nous oublions que la parole ne sert pas qu'à communiquer, elle sert à se parler à soi même. Si quelqu'un me fait quelque chose, il y a ce que la personne m'a fait, m'a dit et ce que moi je fais de la parole de l'autre. Je me parle à moi, je me fais une représentation ou une idée à moi de ce qui m'est arrivé. Si on devait garder un enseignement de la psychanalyse, c'est celui là. Freud a cherché les causes, il les a trouvées dans l'enfance. Il y a eu un effet dévastateur de cet enseignement : on s'est dit que tout se joue dans l'enfance. Les traumatismes de l'enfance seraient la cause de ce qui va mal à l'âge adulte. A mon avis, l'enfance n'est la cause de rien. Exemple : si je dis la cause de ce qui va mal c'est que le gamin n'a pas eu de bisous à l'âge de deux ans, c'est foutu : il n'aura jamais les bisous de deux ans. Si je dis la cause c'est ce qu'il a fait, de ne pas avoir eu de bisous à deux ans, cela change tout. C'est à lui de décider d'en faire autre chose.

Le changement a l'air de rien mais la différence est énorme. Si on dit la cause c'est l'évènement, l'évènement a eu lieu, on ne peut pas l'enlever. Si je dis la cause de ce qui va mal ce n'est pas l'évènement mais la façon dont la personne se débrouille avec l'évènement. Cela offre aux êtres

humains à la fois une responsabilité et une potentialité extraordinaire car à tout moment de ma vie, si j'en ai le désir, je peux en faire quelque chose d'autre.

C'est un retournement de la psychanalyse, c'est la petite dame, en demandant à Freud de la laisser parler, qui fait découvrir cela.

Freud en laissant les personnes éveillées permet aux personnes de découvrir : « Ah c'était cela mais je n'avais jamais réalisé ». Si on voulait localiser l'inconscient, il faudrait se poser la question : « Où était ce que vous avez réalisé l'instant d'avant que vous avez réalisé ? » Il n'y a pas de réponse, ce n'est pas un lieu, c'est quelque chose qui ne demandait qu'à être su. En psychanalyse, on appelle cela « un savoir sans sujet ». Freud n'accuse plus l'évènement mais il ne dit pas qu'il n'y a pas d'évènement. La grosse difficulté dans nos situations professionnelles, c'est de continuer à penser que c'est l'enfance qui est responsable de ce qui arrive à l'âge adulte alors que ce qui est important c'est ce que le sujet a trouvé pour faire avec son enfance. Bernard This faisait toujours confiance au patient, c'est tout à fait autre chose que de faire confiance dans la thérapie qui fait référence aux compétences du psychanalyste, à son pouvoir de guérir l'autre.

Le traitement des âmes n'agit pas avec les mêmes moyens.

Exemple : Donner un biberon à un bébé, cela n'a l'air de rien mais on peut théoriser longtemps sur cela. On peut dire il a faim, il se jette sur le biberon, c'est normal, c'est le besoin. Mais quand il y a une anorexie, il ne veut pas boire pourtant il a faim. Dolto disait au bébé : « Tu as sûrement des tas de raisons mais est-ce que tu les as toutes ? ». C'est renvoyer la détermination à l'autre : qu'est-ce que tu fais ?

On donne la vie, la question est : est-ce que celui à qui on donne la vie en veut ?

Pour Dolto il existe trois désirs pour qu'un enfant vienne au monde : celui du père, de la mère et celui de l'enfant. J'aurais tendance à penser qu'il faut deux désirs : celui de la mère et du père.

On peut formuler l'hypothèse que le désir de vivre de l'enfant n'est pas naturel. Quand l'enfant arrive : il veut ce qui existait avant, le long fleuve tranquille, l'objet perdu (le placenta). Le besoin est là, si le besoin est satisfait : c'est pas mal mais ce n'est pas comme avant. Qu'est ce qui va permettre à l'enfant de supporter que c'est moins bien ? De l'autre côté, il y a quelqu'un la mère ou la personne qui s'occupe de lui qui donne la vie, le désir vient de là. Désirer la vie vient de l'autre, vient du manque de l'autre (envie d'avoir un bébé). Mon hypothèse, c'est qu'un enfant vient d'arriver au monde avec l'expérience d'un objet (le placenta), cet objet est radicalement perdu. Rien ne viendra jamais assumer la fonction de cet objet. Désirer la vie vient de là.

L'idée, c'est que le désir de vie est l'objet d'une transmission. Pierre Legendre écrit : « Il ne suffit pas de produire le vivant pour qu'il ait lieu la vie ». Il ajoute qu'il faut au vivant une raison de vivre. La raison de vivre est une construction. Comment faire dans notre travail pour conceptualiser, se donner les moyens pour vérifier si les théories sont fondées ? L'analyse des pratiques peut aider à forger sa théorie. Il est intéressant d'analyser également ce qui va bien, pourquoi tel enfant va mieux, qu'est ce qui fait que tel enfant obéisse, pourquoi cela marche.

Qu'est ce que la pratique sociale a emprunté à la psychanalyse, indépendamment du fait que ce sont deux pratiques qui s'organisent autour de la parole ?

Quand on pense au moment où un enfant vient au monde, il a affaire à quelqu'un, contrairement à ce qu'a écrit Winnicott. Il écrit que la mère se fonde sur le besoin de l'enfant. La mère vient placer un objet à l'endroit où l'enfant en a besoin et à partir de là, l'enfant conçoit qu'il « y a de la mère ». Au fond, la mère c'est celle qui répond au besoin, c'est la conceptualisation de Winnicott.

Lacan dit « La mère est ce qui introduit l'enfant à l'idée que la réponse est induite par le bon vouloir de la mère. » Il dit aussi : « la mère : c'est celle qui veut bien lui amener l'objet », il introduit l'idée que la mère peut vouloir ou non. Cela fait une grande différence avec Winnicott. L'enfant réalise que quelqu'un se démène pour lui apporter ce qu'il demande, ce qui est différent par rapport à seulement une réponse, l'enfant se dit : « si elle le fait c'est parce que j'ai de la valeur ».

La difficulté dans votre travail, c'est quand l'enfant n'accepte pas de recevoir de vous, que faire ? Par exemple, un éducateur donne des affaires scolaires à un enfant mais l'enfant perd rapidement ses affaires. Comment vérifier que la personne a reçu ce qu'on lui donne ? Il y a des objets qu'on nous

donne dont on ne sait pas quoi faire, qui nous encombrant. Les parents nous transmettent des choses, il y a des choses qui nous aident à grandir, d'autres qui nous encombrant.

Freud a découvert quelque chose d'important, dans un symptôme il y a deux choses : un truc qui donne envie de s'en sortir et un truc qui ne donne pas envie de s'en sortir.

Le rêve est un moyen pour faire soupape avec ce qui a fait problème dans la journée, il permet de régler les contrariétés. Il permet une régulation. Le cauchemar ressemble au rêve mais ne produit pas les mêmes effets. Il réveille et sert à « remettre le couvert. » La compulsion de répétition : c'est quelque chose qui pousse à aller mieux et quelque chose qui pousse à remettre le couvert. Il y a l'au delà du principe de plaisir ce que Lacan a appelé la jouissance. Quand vous voulez aider quelqu'un à aller mieux, cela tient à quoi que l'autre n'en veut pas ? L'autre, ce n'est pas l'autre conscient que vous avez en face de vous, celui qui peut dire : « Cela me fait du bien, je vais essayer ». Mais quand on veut mettre en œuvre son plaisir, il y a quelque chose qui va faire que le sujet va faire avec des trucs qu'il connaît déjà. Comment se sortir de là ? Parfois, cela se fait naturellement. Parfois, il y a des trucs qui passent et d'autres pas. Cette partie là qui va chercher dans ce qui va mal c'est la partie du symptôme la moins en relation avec les autres, la plus secrète. Dans le symptôme, il y a une partie qui ne veut pas d'un coup de main qui est comme dans un vase clos fermé sur lui-même. Quel message faut-il donner au travail social ? Il faut aller se mêler de ce qui ne vous regarde pas, s'intéresser à cette partie là, se proposer comme interlocuteur dans cette adresse là, se proposer comme transfert possible.

Aujourd'hui, les gens ne sont plus dans la démarche de faire des transferts massifs sur des lieux comme les lieux d'accueil enfant-parent et les Maisons vertes. « L'objet » est venu prendre la place de « la parole » et « du lie » n. C'est à l'objet de m'apporter ce que j'attends. C'est à l'autre de répondre pour moi. L'idée, c'est que l'autre va vous donner « du placenta ». Nous sommes vus comme des prestataires d'objet. L'« autre » est en devoir de m'apporter. Le nombre de psychoses est en augmentation, il y a une nécessité thérapeutique à proposer des interlocuteurs, des adresses. Les personnes sont moins à la recherche de paroles, d'échanges. Avec l'évolution de la pathologie, le transfert est plus difficile à mettre en place. L'interlocuteur doit faire ses preuves. Les personnes croient davantage dans l'objet que dans les relations sociales. Quand elles demandent quelque chose : elles sont dans « l'exigence » et pas dans « la demande ». Pour proposer quelque chose, il faut s'interposer entre la personne et l'objet. Se proposer comme transfert possible, pour quoi faire ? L'idée, c'est que c'est par là que cela passe pour civiliser les gens. Le point commun entre la psychanalyse et le travail social, c'est cette ambition de civilisation.

Comment devenir un interlocuteur aujourd'hui, se proposer comme adresse à des gens qui viennent pour consommer ? Il faut partir de cette idée : la conception freudienne du symptôme : une partie de celui ci s'adresse à l'autre. Freud passe de l'individu au social, au groupe (1915) et se pose la question : qu'est-ce qui fait qu'on peut arriver à vivre en groupe ? Nous ne sommes plus à l'époque Dolto où les gens étaient intéressés par la question du lien. Aujourd'hui, l'idée prédominante c'est : vous allez être heureux parce qu'on va vous donner du « placenta ». Cette promesse a un effet, elle produit des désespérés, des gens qui ne trouvant pas l'objet sont déçus, moroses et des enfants qui n'en passent plus par vous. A l'époque de Freud, les pères disaient : « Tais-toi à table ! », la frustration produisait des névrosés. Aujourd'hui, l'autre est en devoir de m'apporter, on est dans l'idée qu'on va l'avoir. C'est la pathologie de la perversion non contaminée par la castration. C'est un renversement complet de la pathologie. On le savait déjà à l'époque de Lacan. Freud a inventé la psychanalyse à partir de la névrose et l'hystérie alors que Lacan va aborder la psychanalyse à partir de la psychose. Actuellement, les psychoses sont en augmentation. La nécessité technique et thérapeutique aujourd'hui c'est d'essayer de se faire quand même les interlocuteurs de ces personnes là. C'est compliqué parce que les gens sont moins dans la recherche de ces espaces de paroles. C'est à nous de réinventer, de conceptualiser d'où la nécessité de ces espaces d'analyse de pratiques parce qu'on a affaire à une évolution de la psychopathologie dans les lieux d'accueil sociaux et de rencontre. Cette évolution de la psychopathologie a pour effet que transfert se fait plus difficilement. Pour arriver à faire fonctionner un transfert, pour que l'autre

se dise : celui là pourrait me donner un coup de main, il faut se démener, faire ses preuves et dans un temps compté. Comment devenir un interlocuteur aujourd'hui ? Les personnes sont davantage dans une exigence que dans une demande. Il faut gagner leur confiance et qu'ils aient l'idée que cela vaille le coup. C'est difficile de se proposer comme adresse à des gens qui viennent consommer.

Interventions des participants :

-« Il y a un écart entre les lieux d'accueil enfants-parents et les exemples que vous donnez. Les gens ne sont pas obligés de venir dans nos lieux. Souvent, ils ne sont envoyés par personne. On n'y fait rien, on y vient pour que l'enfant se socialise. Les accueillants n'ont pas de projets sur les familles, on ne peut pas être pris pour des objets de consommation. Il s'y passe des choses parce qu'il y a du vide, on part de rien. Nos lieux semblent plus préservés de la consommation, moi je le ressens comme cela »

-« Cela dépend du lieu où on est implanté, nous sommes dans un centre social. Nous ressentons parfois que les familles sont en attente de choses proposées par le lieu et pas de quelque chose amené par elles. »

-« Il faut également se poser la question : pourquoi certaines familles ne viennent qu'une fois ? Au cours de l'enquête quantitative sur les lieux d'accueil enfants-parents menée par I e Furet, le pourcentage de familles qui ne venaient qu'une fois était assez important. On peut formuler plusieurs hypothèses. Parfois, les familles sont orientées par des partenaires, elles pensent avoir tout de suite la solution, la réponse. Qu'est-ce que les familles attendent de nos lieux ? Est-ce que ces attentes ont changé ces dernières années ? »

-« Vos propos me font penser à ceux tenus il y a quelques temps au cours d'une de nos journées de rencontre. Des accueillants d'un lieu nous disaient qu'il y avait moins de familles dans leur lieu, certaines familles préféreraient se rendre dans le nouveau centre commercial situé à proximité. »

Les représentations d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes qu'à l'époque de Dolto. Il faut mener une réflexion : comment susciter l'intérêt pour ces espaces d'échanges, un intérêt qui va au-delà de l'intérêt consumériste, un intérêt qui suscite du désir à l'opposé de la promesse d'objet fabrique de perversion chez les gens qui n'arrivent plus à restreindre leur ambition de jouissance.

Il faut garder à l'esprit la conception freudienne du symptôme : une partie de celui-ci s'adresse à l'Autre et faire le pari de cette partie là pour essayer de susciter quelque chose.

Se mettre en interface, s'interposer entre l'objet et la personne, repenser l'outillage (avant les outils pouvaient être le dessin, la gomme, la pâte à modeler).

Présentation du lieu d'accueil enfants-parents « La Maison Ou'verte » de Metz

Merci à Dominique Gry, André Grégoire, Marie Cécile André Hilt et toute l'équipe de la Maison Ou'verte de nous accueillir pour cette journée de rencontre.

La Maison Ou'verte est ouverte depuis 20 ans mais va peut-être fermer ses portes. Elle est ouverte trois après-midis par semaine : les mardis, mercredis et samedis de 15h30 à 19h. Le lieu d'accueil a été implanté dans le quartier car le local était agréable avec différentes pièces. Cet aménagement de l'espace permet les rencontres et l'apprentissage de la séparation. Deux personnes sont présentes pour chaque séance d'ouverture. Les accueillants ont tous fait un travail analytique afin d'avoir l'écoute nécessaire pour entendre la parole sans la prendre à son compte et d'être en mesure de pouvoir faire circuler la parole. Les accueillants sont là pour aider les parents à trouver une solution. Depuis 2 ans, l'équipe d'accueillants fait un travail de réflexion avec une personne extérieure.

Pourquoi la fermeture de la Maison Ou'verte est-elle envisagée ?

Depuis des années, l'association se bat pour obtenir les financements nécessaires et la reconnaissance du monde de la petite enfance ainsi que celle du quartier. La forte baisse de la fréquentation du lieu et des financements publics sont à l'origine de la convocation des membres de l'association pour une assemblée générale afin de décider du maintien ou non de l'association. Cette décision mûrit depuis deux ans d'un sentiment d'être mal connu malgré les efforts fournis pour se faire connaître autant du monde médical, social, que des financeurs, de la Ville de Metz. Le problème, c'est que la prévention est un peu laissée de côté au profit du remplissage, du quantitatif.

L'implantation dans ce quartier est également remise en question, l'environnement immédiat du lieu s'est dégradé avec des attroupements de jeunes qui rendent le lieu moins accueillant pour les familles. Il ya un projet de rénovation du quartier avec création d'un espace Agora.

Travaux d'échanges de réflexion à partir de situations évoquées par Bernadette Mace et Dominique Padoin :

L'association L.A.P.E Lorraine a organisée deux rencontres autour du thème de la supervision. Seuls les lieux d'accueil enfants-parents et les lieux de médiation familiale sont tenus de suivre une supervision. Cette question de la nécessité pour les accueillants de suivre une supervision et son apport pour le travail de l'accueil est abordée au cours de la formation d'accueillant. La question de l'inconscient est essentielle pourtant elle n'est pas toujours abordée au cours des supervisions des lieux d'accueil.

Débat autour des situations évoquées :

Il faut s'interroger sur ces personnes qui nous posent des difficultés que nous évoquons en supervision.

Les exemples présentés montrent que certains dires des usagers peuvent nous être adressés parce que nous représentons pour eux quelqu'un d'autre que nous-mêmes dans le lien que nous leur offrons. Prendre en compte la question du transfert c'est prendre en compte la question de la place que me donne cet usager dans son histoire, La question du transfert m'oblige à ne pas prendre toujours« au mot » ce qui a été dit mais plutôt de le prendre « au sens »... C'est un peu comme si les usagers que nous recevons parlaient une langue à décrypter, la langue de l'inconscient...langue à laquelle ils n'ont pas accès, langue qui exige une traduction à la fois de ce qui est dit ou montré par l'usager mais aussi de ce que j'éprouve, je comprends de ce qui est dit du lien entre l'usager et les accueillantes

*Le transfert n'est pas sûr, il exige une relecture, une interprétation,
Il sème en moi une émotion parfois agréable, parfois désagréable, il exige un lien entre l'usager et les professionnels*

Je parle dans ma réponse à l'usager de ce que j'entends, du lien que je fais entre ses comportements, ses dires, en faisant confiance en mes ressentis.

Notre rôle est d'entendre ce que les gens disent, trouver le mot à leur rendre.

La question du transfert n'existe que quand il ya du lien, on peut se retrouver impuissant face à des personnes qui ne créent pas de lien. Le transfert peut se faire sur le lieu. Parfois, on a l'impression qu'il n'y a aucun transfert qui se fait, on ne le voit pas.

Par rapport au contenu manifeste de ce que la personne nous dit, comment aller plus loin, avoir conscience des différents niveaux de lecture sans aller dans le thérapeutique ?

Quelle est la réponse que je vais donner ? La personne dit des choses mais ne dit pas tout. Si on ne prend pas le discours à la lettre, on peut faire bouger la personne grâce à la question posée. Cette personne n'aurait pas posé cette question si elle n'avait pas créé du lien.

C'est important de travailler sur nos réactions et nos émotions. On voudrait tant accueillir pareillement tous les accueillis. Parfois des gens viennent une fois et déversent un gros paquet, qu'en faisons-nous ?

Le transfert sur le lieu se fait plus rarement pour les populations en situation de précarité, les transferts se font plutôt sur les personnes. En supervision, il s'agit davantage d'étudier « le lien » que « des cas ».

Quand les observations sont partagées en équipe, la prise de conscience se fait, qu'est que cela touche en moi, spécialement. C'est moi qui vois cette maman comme cela. Toutes les réactions des collègues sont à écouter. Il faut tenir compte des multiples transferts. Le transfert exige une relecture, il sème en moi une émotion, il faut s'interroger à partir de cette émotion.

Souvent, le mot transfert n'est pas utilisé en supervision. Ce qui est important, c'est de partager les intuitions des uns et des autres. Les termes utilisés n'ont pas beaucoup d'importance, ce qui est important c'est de prendre conscience qu'il y a plusieurs inconscients qui se rencontrent. Les termes de transfert et de contre transfert sont spécifiques à la psychanalyse.

Pour s'approprier l'outil supervision il faut du temps. La supervision est une formation, on apprend, il faut que cela se construise. Ce qui est important, c'est d'avoir l'ouverture à cette façon de travailler. Cela n'existe pas une réponse juste, c'est une hypothèse construite avec l'équipe. La personne envoie un message déguisé, il y a un refoulement. Si le professionnel entend quelque chose de ce qui ne dit pas, cela va permettre à la personne de rebondir.

Les supervisions sont importantes aussi pour arriver à gérer des situations urgentes quand le groupe est en danger.